

plantations des pentes caillouteuses, mais ensoleillées et arrosées. C'est entre les vignes et les tabacs, dévalant vers le lac, dont scintillent au loin les eaux claires, que se niche, sur la pente Ouest, Coryssos (la Gorentsi de jadis) (9 km. E. de Castoria) : 90 familles de Brousse s'y partagent une terre sableuse et peu féconde, et l'on n'a pu leur donner par foyer que 17 ares fertiles.

Castoria fut toujours une petite ville grecque. Sa longue file de maisons blanches, qui se mirent en gradins dans les doubles eaux du lac, coupé par la presque île, est toujours dominée par les ruines rouges de ses 72 églises byzantines. Les « Américains », c'est-à-dire les émigrés, la dotaient de sources, d'hôpitaux, d'écoles, continuent à enrichir la petite patrie prospère, ont envoyé 65 000 dollars depuis 1918. La petite ville, à l'étroit déjà avec ses 7 777 habitants de 1920, en a reçu cependant, en dépit du départ de 150 familles turques, 11 736 autres. Pour les 150 familles réfugiées, entre autres les pêcheurs d'Apollonias sur la mer de Marmara, on a dû construire un faubourg neuf, à l'Ouest, sur l'isthme rocheux, qui rattache la langue péninsulaire à la terre ferme (43 maisons et 16 en construction). Pour les autres, on a réparé 1 260 demeures. Ces réfugiés de cette petite ville sont surtout des paysans : 60 familles de pêcheurs, 20 de laboureurs, 10 de jardiniers-potagers ; en outre, 60 familles d'artisans. Les 1 940 familles réfugiées de la plaine, qui s'étend surtout à l'Ouest du lac, se sont installées dans 35 villages ; la culture du tabac y règne en souveraine ; la manipulation et la vente sont centralisées par l'Union des coopératives de Chroupichta ; elle rapporte par an 40 millions de drachmes. Ce sont surtout des « Micrasiatiques » (de Smyrne) (460 familles) et des Pontiens (1 397 familles). Il y a dans ce coin une concentration des origines et des efforts.

Dès qu'on rentre à nouveau dans les montagnes du Sud, la colonisation n'existe plus que par bribes. Toute l'Anassélitsa (vallée de l'Haliacmôn supérieur) n'a accueilli que 1 412 familles, extrêmement dispersées. Ce sont les petits bourgs qui en abritent le plus grand nombre : la vallée s'élargit, et, sur ses terres meubles, au reste ravinées à l'excès par l'érosion, il y a place pour des vignes, des champs de maïs et de tabac. Ainsi, à Lipsista (ou Anassélitsa), dominée par sa Coopérative des tabacs, s'enracinent 1 350 réfugiés du Pont ou de Brousse (sur 1 913 habitants) ; ce petit bourg turc, dépeuplé par le départ de 300 familles musulmanes, s'est reconstitué avec 250 familles d'immigrés. On a reconstruit pour elles le quartier S.-E. de la ville, bien exposé sur le versant de la vallée : 72 maisons carrées de pierres — de 24 000, 18 000 ou 12 000 drachmes chacune — s'alignent en sept rangs disciplinés ; au delà, les champs de tabac qui ici encore, ont sauvé les colons.

Le petit bassin de Grévéna, aux pieds de Pinde, n'hospitalise que 1 656 familles nouvelles, et par petits groupes, d'une vingtaine souvent, de moins maintes fois. Ce sont les petits villages du centre routier, vidés par le départ des Turcs, repeuplés de cultivateurs de tabac : ainsi Dovratovon (10 km. N. de Grévéna) et ses 80 familles grecques, Kivôtos, l'ancienne Criftsi (14 km. N.) et ses 237 familles réfugiées, toutes deux sur les larges plateaux dominant les falaises de l'Haliacmôn encaissé. Au contraire, les villages du versant Est du Pinde sont restés valaques. A Grévéna même, tandis que la population indigène se livre toujours à l'élevage, vide le bourg durant l'été, les 14 familles de réfugiés, venues de Kaïsareh dans le nouveau faubourg de briques, qui s'élève à l'entrée Sud, sont des laboureurs de blé.